

# EXPOSITION



## La vie des choses

Exposition de fin de cycle d'ateliers philo-laboratoire animés par PhiloCité  
où se mêlent les réflexions, créations et expériences de plus de 400 enfants et adultes

du 13 juin au 3 juillet 2024

à la Cité Miroir à Liège

Place Xavier Neujean, 22, 4000 Liège - [www.citemiroir.be](http://www.citemiroir.be)

**Vernissage le mercredi 12 juin 18h-20h30**

En partenariat avec les écoles communales liégeoises du Thier-à-Liège, des Erables et de Belleflamme, le Collège Saint-Barthélémy, le Collège Saint-Louis, le service Cyprès de l'Hôpital du Petit Bourgogne, l'école en Couleurs et l'Entre-Deux de l'Hôpital Mont-Légia (Liège), l'école Saint-Martin (Assesse), l'Institut Saint-Louis (Namur), l'Athénée Royal Nestor Outer et le Collège Notre-Dame du Bonlieu (Virton), l'école communale de Sommethonne (Meix-devant-Virton), les associations « Aide aux Personnes Déplacées » et « Le Monde des Possibles » (Liège) et l'ASBL NumEthic (Liège).

**L'exposition est accessible du jeudi 14 juin au mercredi 3 juillet de 9 à 18 h à l'Espace Rencontres de la Bibliothèque George Orwell de la Cité Miroir. L'accès est gratuit. L'entrée est libre. Pour les visites guidées, une réservation est nécessaire auprès de [stephanie.franck@philocite.eu](mailto:stephanie.franck@philocite.eu)**

philocité

avec le soutien de



LA CITE MIROIR  
SAUVENIÈRE



Dans le cadre de la mise en œuvre du *Parcours d'Education Culturelle et Artistique* de la Fédération Wallonie-Bruxelles, les ateliers philo-laboratoires organisés par PhiloCité nous ont menés à nous interroger cette année sur la vie des choses.

L'exposition « La vie des choses » finalise ces cycles d'ateliers philo-laboratoire où se mêlent les réflexions, créations et expériences de plus de 400 enfants et adultes. En partenariat avec les écoles communales liégeoises du Thier-à-Liège, des Erables et de Belleflamme, le Collège Saint Barthélémy, le Collège Saint-Louis, le service Cyprès de l'Hôpital du Petit Bourgogne, l'école en Couleurs et l'Entre-Deux de l'Hôpital Mont-Légia (Liège), l'école Saint-Martin (Assesse), l'Institut Saint-Louis (Namur), l'Athénée Royal Nestor Outer et le Collège Notre-Dame du Bonlieu (Virton), l'école communale de Sommethonne (Meix-devant-Virton), les associations « Aide aux Personnes Déplacées » et « Le Monde des Possibles » (Liège) et l'ASBL NumEthic (Liège) ainsi que des enseignants et des professionnels psycho-médico-sociaux.

L'exposition « La vie des choses » est accessible du jeudi 13 juin au 3 juillet 2024, aux heures d'ouvertures de la Cité Miroir, Place Xavier Neujean, 22 à 4000 Liège. L'accès est gratuit. L'entrée est libre.

Nous remercions chaleureusement la Bibliothèque George Orwell pour son accueil en son lieu d'exposition et pour son soutien indéfectible.

Grand merci également à tous les enfants et adultes qui se sont prêtés aux jeux des ateliers philo-labo. Merci aussi à tous les encadrants, accompagnants et institutions qui les ont rendus possibles.

## Introduction – Que savons-nous de la vie des choses ?

Souvent peu. Les choses ont une vie. Assurément. Même plusieurs.

Elles ont une histoire : une date de naissance et de péremption. Elles connaissent les effets des générations. Selon les époques, elles sont façonnées avec une forme et des qualités particulières et répondent à des besoins divers. On peut donc comparer au sein d'une même famille de choses des éléments différents qui dénotent des physiques et des évolutions différentes, comme dans une famille humaine.

Les choses sont prises dans des usages et dans une gestuelle. Observer précisément la gamme (réduite) de nos usages et nos gestes à leur égard nous informera sur ce qu'on leur fait.

En s'inscrivant dans leur temps, les choses révèlent, comme des négatifs photographiques, le monde de ceux qui les utilisent, qui les aiment ou les méprisent. Elles signifient pour tous ceux qui existent avec elles. Elles racontent des manières d'être au monde.

Les choses s'organisent entre elles et sont prises dans des réseaux d'autres choses. Elles ont une autonomie. Elles existent également en dehors de notre existence propre. Certaines sont là depuis longtemps. D'autres nous survivront.

Faisons parler les choses pour entendre d'autres temps, d'autres lieux et d'autres pratiques !

## Chapitre 1 – La polysémie des choses

« De face, tout est clair ou rendu clair, mais personne ne sait encore de quoi est fait le dos des choses, que nous voyons seul, de quoi est fait le dessous des choses, et dans quoi tout flotte ; on ne connaît que la face et le dessus de leur complaisance technique, de leur amicale incorporation [dans notre monde] »<sup>1</sup>

Ernst Bloch cité par Bodei, p. 95

Les choses sont supposées inertes. Leur contour est délimité. Elles se présentent dans l'évidence comme des entités closes sur elles-mêmes, sans épaisseur : une face, un dessus, peut-être un dos ou un dessous. Notre œil ne fait souvent que glisser à la surface des choses. Nous les réduisons à nous-mêmes : à nos besoins, à nos systèmes de représentations. Elles servent nos habitudes sans égard pour ce qu'elles sont.

Mais il arrive que nos regards ne les maîtrisent plus, que nos mots échouent à les saisir. Les relations qu'elles tissent avec nos existences nous débordent et laissent apparaître une autre couche de sens que celui qui nous paraissait jusqu'alors évident. Nous avons cru avoir à faire à des objets impassibles et ce sont des choses qui se sont montrées en tant qu'entités matérielles polysémiques.

Il s'agit alors de les considérer à nouveau et de comprendre la vie psychique qu'elles concentrent en elles. Il s'agit encore de revenir à l'inépuisable toile de fond du champ perceptif d'où nous les avons détachées, pour évaluer la portée de nos gestes quand nous les avons nommées, décrites, quand nous leur avons donné de la valeur ou du désintéret ou encore, quand nous ne les avons pas retenues.

Il y a donc un enjeu philosophique important à envisager la polysémie des choses. Leur vie est intimement liée à la nôtre. Nous avons à les penser et en débattre parce que cela nous concerne.

Mais comment faire ? Comment opérer cette transformation, cette transsubstantiation des objets en choses ? « Quelles stratégies pouvons-nous adopter pour redonner au monde un sens plus plein, moins fondé sur la routine du quotidien ou moins intéressé par la domination des objets ? »<sup>2</sup>

Lors des cycles d'ateliers philo-labo, nous sommes partis d'objets connus, des objets du quotidien que nous ne voyons plus parce qu'ils sont familiers, mais sans lesquels nous ne serions pas ce que nous sommes. En effet, quand nous croyons naïvement (ou prétentieusement) que nous faisons quelque chose *par nous-mêmes*, c'est pourtant bien souvent une chose qui nous la *fait faire*. Si les choses nous font faire des choses, comment s'y prennent-elles ? Quelles est cette puissance qui les habite et qui les rend capables de nous faire agir ?

Des jeunes des Cyprès et d'autres de 2<sup>e</sup> secondaire du Collège Saint-Barthélémy (Liège) sont partis à la recherche d'un objet important dans leur quotidien, quelque chose qui *fait la différence*. Ils l'ont photographié, en plan large et puis en un détail. Quel pourrait être la force propre de cet objet ? Comment se déploie-t-il lorsqu'il est laissé à son déve-

---

1 Le peintre Ernst Bloch affirmait que tout peintre, ayant éduqué sa perception, sait voir le monde et deviner l'invisible dans le visible, cité par Remo Bodei, *La vie des choses*, Circé, 2018, p. 95.

2 Bodei, *op cit*, p.16.

loppement naturel ? Les photographies obtenues furent alors découpées, prolongées, transformées à l'aide de fusains.<sup>3</sup>

Les élèves de 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> année de l'école primaire de Belleflamme (Liège) ainsi que les rhétos de l'Athénée Royal Nestor Outer (Virton) s'en sont pris à des fourchettes, des éponges et des clés. Ils ont questionné ces choses. Sont-elles là parce que nous les y avons mises ou se sont-elles imposées à nous ? Laquelle, de moi ou de la chose, utilise l'autre ? Nous avons documenté leurs questions. Nous avons discuté, dessiné, trituré toutes ces choses pour retrouver en elles les affects, les concepts, les symboles, « les discours pliés [...] les résidus solides de chaînes de mots effacés » dans ces choses<sup>4</sup>.

Les élèves les ont fait parler pour entendre autant de rapports sensibles au monde, « ces points nodaux du réseau dense de coordonnées qui nous aident à structurer le monde [...] »<sup>5</sup>. Mais ces points ne sont accessibles qu'à condition de soustraire l'objet à l'immédiateté de sa simple présence. A l'instar de Jacques Carelman, les élèves les ont transformés en quelques 'objets introuvables'. Ils se sont servis des potentialités de leurs choses pour les associer à d'autres et en créer de nouvelles. Ces nouvelles venues s'inscrivent bien dans notre époque : un aspiponge ou un paraponge, un passe-partout papillon, un cléyon ou encore une fourchette-canif.

A partir d'anecdotes sur des baskets, les jeunes de l'école en Couleurs et de l'Entre-deux, ont décortiqué l'expression « se sentir bien dans ses baskets ». C'est que les baskets comme toutes les choses revêtent une dimension affective et sociale. Sportives, elles tiennent le premier rôle dans nos résultats. Et elles sont régulièrement investies de valeurs et de souvenirs. Sorties du magasin ou de nos réserves oubliées, nous avons cherché à leur donner une nouvelle vie pour y être bien.

*A partir des livres « La vie des choses » de Remo Bodei (Circé, 2018), « Dernières nouvelles des choses » de Roger-Pol Droit (Odile Jacob, 2005), « Catalogue d'objets introuvables » de Jacques Carelman (2 tomes, Balland, 1969 et 1976), « Le magasin du monde. La mondialisation par les objets du 17<sup>e</sup> siècle à nos jours » de Pierre Singaravéliu et Sylvain Venayre (Fayard, 2020), « L'objet qui parle. Trois années d'expérimentation pédagogique et de recherche en art » de l'ESA Saint-Luc (2022), « Une table est une table vraiment ? » d'Isabel Minhos Martins et Madalena Matoso (Philéas & Autobule, 2023) et « Exercices d'observation. Dans les pas des anthropologues, des écrivains, des designers et des naturalistes du quotidien » de Nicolas Nova (Premier Parallèle, 2022).*

*Des carnets des ateliers philo accompagnent les installations pour raconter les processus de réflexion.*

*Trois textes de Roger-Pol Droit accompagnent les installations, ainsi qu'une capsule sonore.*

---

3 L'approche graphique est librement inspirée de l'exercice « Demi-portraits » proposé par Geneviève Casterman, d'après l'ouvrage « 100(0) moments de dessin », Esperluète, 2014.

Voir [https://www.youtube.com/watch?v=36b6dXAXgK4&ab\\_channel=CentrePompidou](https://www.youtube.com/watch?v=36b6dXAXgK4&ab_channel=CentrePompidou)

4 « [...] Pour commencer, se dire que les choses sont des discours pliés. Ou les plis d'anciens propos évanouis. Ou les résidus solides de chaînes de mots effacés. [...] J'imagine de rattraper les idées enveloppées dans certaines des choses tissées dans nos vies, heure par heure, geste par geste. [...] Je vais essayer d'approcher les choses. Les épier. Aller vers la terre inconnue où elles sont posées. [...] ».  
Roger-Pol Droit, *Dernières nouvelles des choses*, Odile Jacob, 2003, p. 20.

5 Bodei, *op cit*, p. 45.

## Chapitre 2 – Classer les choses du monde

Comment rendre compte d'une présence au monde et d'un rapport sensible entretenu avec lui ? Sei Shônagen prenait soin de classer les choses du monde. Elle a écrit 162 rouleaux de notes de chevet. Cette pratique a engendré, dans toutes les autres cultures, des inventaires et des accumulations qui sont comme le visage d'une époque.

Et si on classait les choses selon le rapport particulier qu'elles entretiennent au monde, par exemples, un rapport de préciosité, de petitesse, de passage, *etc.* ? Nous n'estimerions plus alors la nature intrinsèque des choses selon des critères scientifiques de propriétés, mais en fonction de ce qui leur arrive dans le monde et des liens que les vivants et non-vivants ont avec elles. Au fond, le classement selon les règnes, les espèces, *etc.* est une manière de classer les choses parmi d'autres, pour distinguer les racines des fourchettes, des radiateurs, des gaufres, des pommes, des pétards, des statues ou encore des pantalons. Mais nous pourrions faire autrement.

Avec les enfants de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> année primaire de l'école des Erables (Liège), nous ne sommes pas partis de choses existantes, mais de catégories de choses. Par exemples, les invisibles, celles qu'il faut protéger, les aliénantes ou les choses en voie de disparition. Nous avons commencé par penser ce qu'étaient ces rapports d'invisibilité, d'aliénation, de protection, de disparition au monde pour nous interroger sur les choses qui les illustreraient au mieux. Nous avons enfin cherché à comprendre dans quelle situation cela se rencontrait pour les traduire en albums dessinés.

Qu'est-ce qui tient les choses ensemble ? Leur présence dans un même lieu ? Une poche par exemple ? Nous nous sommes appliqués avec les enfants de 3<sup>e</sup> maternelle de l'école des Erables (Liège) à fouiller nos poches et à évaluer les choses qui tenaient dans une main pour nous questionner. Y a-t-il un endroit pour chaque chose ? Trouve-t-on le même genre de choses dans une poche que dans un tiroir de la cuisine ou de la salle de bain ? Les choses qui sont dans la mallette auraient-elles leur place au garage ? Y a-t-il des choses qui ne pourraient se trouver que là où elles sont ? A partir de ces réflexions, les enfants ont réalisé un livre « Dans ma poche » sur le modèle de celui d'Iwona Chmielewska.

*A partir des livres « Les choses qui rendent heureux et autres notes de chevet » de Sei Shônagon (Gallimard, 2021), « Surtout, ne pas faire de listes » de Lucile de Pesloüan (Rodrigol, 2021), « Choses petites et merveilleuses » de Sandrine Thommen et Nathalie Dargent (Picquier, 2014), « Les choses qui s'en vont », de Béatrice Alemagna (Hélium, 2019), « Dans ma main » d'Amandine Laprun (Actes Sud, 2020), « Dans ma poche » d'Iwona Chmielewska (Format, 2017), « Collections » de Victoire de Changy et Fanny Dreyer (La Partie, 2023), « Les collectionneurs » d'Adrien Parlange et Guillaume Chauchat (Albin Michel Jeunesse, 2016).*

*Quelques carnets philo des enfants documentent le processus de réflexion*

## Chapitre 3 – La leçon de choses

Considérer les choses qui nous entourent, c'est d'abord les percevoir, de manière à ce qu'elles entrent dans notre champ de pensée autrement que par les automatismes routiniers dans lesquels elles finissent quelques fois par sombrer. Mais une fois qu'elles sont là, bien identifiées, encore faut-il se les approprier pour en comprendre la nature et les usages, au risque de les voir redevenir aussitôt des banalités abstraites dont nous aurions à peine frôlé la réalité.

C'est sur cet effort d'appropriation que portent les leçons de choses, une méthode pédagogique qui ne se concentre pas tant *sur* la chose étudiée qu'elle ne procède *par* la chose. Les apprentissages s'y font par déduction, toujours en partant du concret, du palpable, de l'observable. Pour cela, les leçons de choses mettent un apprenant en position centrale en s'adressant directement à lui par des consignes structurantes (ex. « observons », « je dessine ») et des consignes spécifiques (ex. « que deviennent les grains de café dans le moulin ? », « frappons le tuyau de plomb, que se produit-il ? »).

Contrairement à la portée universelle que les humanistes de la Renaissance leur conféraient, y trouvant « des intérêts éducatifs bien plus larges, et sans doute plus élevés, que ceux satisfaits par la simple instruction scientifique des enfants du peuple »<sup>6</sup>, on peut se demander pourquoi ces leçons ne se traduisent que dans le domaine « scientifique » à partir du 19<sup>e</sup> siècle. En effet, pourquoi réduire à une seule branche une approche pédagogique dont la vertu réside précisément dans le dépassement du cloisonnement disciplinaire ?

Lors d'un cycle d'ateliers philo-labo, des élèves de 1<sup>re</sup> secondaire du Collège Notre-Dame du Bonlieu de Virton ont étudié des choses qui les entourent au quotidien. A la manière de Bruno Gibert dans son livre « Leçons de choses », ils ont détourné des cartes et des gravures, imaginé des usages improbables de choses et questionné des savoirs avérés en les transformant volontairement. Ce faisant, ils ont pris le contre-pied du cantonnement de cette méthode à l'éveil scientifique et ouvert un espace de création élargi, peut-être plus poétique. L'exercice fut aussi une occasion pour penser la nature des consignes auxquelles ils sont confrontés quotidiennement, et qui restent bien souvent une matrice inquestionnée de leurs apprentissages. Le résultat est un livre de leçons de choses improbables.

*A partir des livres « Leçons de choses » de Bruno Gibert (Albin Michel, 2015), « Catalogue d'objets introuvables » de Jacques Carelman (2 tomes, Balland, 1969 et 1976) et « J'ai une idée » de Hervé Tullet (Bayard Jeunesse, 2023).*

*Nous nous sommes également servis du dossier pédagogique de l'exposition « Flops » à la Cité du design de Saint-Etienne (2021). Enfin, le court-métrage « L'île aux fleurs » de Jorge Furtado (1989) a aussi servi de base de réflexion pour penser ce cycle.*

---

6 Pierre Kahn, *La leçon de choses*, Presses Universitaires du Septentrion, 2020.



## Chapitre 4 – La mémoire des choses

Les choses parcourent avec nous un temps. Elles incorporent les souvenirs et vivent plusieurs vies. Elles cristallisent des pans de l'histoire humaine. Les choses « constituent des documents empreints d'une dignité intrinsèque, capables d'évoquer des chapelets de souvenirs et une moisson d'informations utiles à la connaissance de l'histoire matérielle, et de l'histoire tout court [...] »<sup>7</sup>.

Qu'est-ce donc la photographie comme chose ? En portant des traces humaines, la photographie nous prolonge. Elle devient un chaînon concret de continuité entre des personnes ou des générations.

Des élèves de 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> année primaire de l'école de Belleflamme (Liège) ont mené l'enquête. Ils se sont demandé quelles relations ils avaient avec les photos dans leur vie. Y en a-t-il beaucoup autour d'eux ? Comment sont-elles (rangées en albums, exposées ou cachées, privées, etc.) ? Photographier suppose que la situation photographiée soit jugée suffisamment digne d'intérêt pour être immortalisée, mais est-ce le cas ? Quels souvenirs seront alors matérialisés ? Les photos peuvent-elles raconter autre chose que nos histoires privées ? Raconter des morceaux d'époques, être des « témoignages de rituels collectifs » ?

Forts de ces réflexions, les enfants ont revisité une photographie de leur choix. Ils l'ont réimprimée sur d'autres supports, du bois ou de la pierre, et ont ainsi constitué un petit autel photographique ou une image-fossile.

Quand la photographie est celle d'une horloge ou d'un temps arrêté, on touche à la nature intrinsèque de l'image : « Prendre une photographie d'une horloge arrêtée revient à suspendre le temps deux fois. Le geste permet de comprendre que la photographie et l'horlogerie, deux arts du temps, ont beaucoup en commun. Roland Barthes le disait. Un appareil photo est une horloge à voir »<sup>8</sup>.

Avec les adultes apprenants des associations « Le Monde des Possibles » et « L'aide aux Personnes déplacées », nous n'avons pas pris de photo, mais nous avons dessiné l'image d'une horloge au temps arrêté qui, sur le même principe que le travail de Luc Debraine, permet de garder le souvenir d'un temps précieux. Nous nous sommes attardés sur les garde-temps, ces horloges qui nous permettent de nous souvenir d'événements passés qui ont compté. Omniprésents, ces objets gardent la mémoire d'événements, notamment les catastrophes naturelles ou humaines, au moment où ils s'arrêtent. Nous vous proposons de découvrir quelques moments précieux de nos existences, intimes ou historiques, souvent liés au début ou à la fin d'existences humaines.

Pour en arriver là, nous avons eu besoin de poursuivre le processus de réflexion suivant : Interroger les montres, téléphones, horloges comme autant de choses qui nous accompagnent au quotidien dans l'espace privé ou publique. Dans un monde où nous semblons toujours manquer de temps, la mesure de celui-ci apparaît nécessaire, parfois de manière frénétique. Combien de fois par jour consultons-nous l'heure ? A quelles occasions en éprouvons-nous le besoin ? Au contraire, quand nous passons-nous de la

---

7 Bodei, *op cit*, p.38

8 Luc Debraine, *Les garde-temps*, Noir sur Blanc, 2023, 4<sup>e</sup> de couverture.



mesure du temps ? Et quel rapport au temps cela traduit-il dans ces différents moments de notre existence ?

Nous pouvons aussi nous demander pourquoi nos horloges sont aujourd'hui réglées à la minute voire à la seconde près, à quels besoins cette précision répond-elle ? A d'autres époques et en d'autres lieux, le rapport au temps est plus flottant et les instruments de mesure autres ; le soleil ou les cadrans solaires apparaissent suffisants. Qu'est-ce que cela nous fait d'arriver en retard chez des amis qui nous invitent ? En retard de dix minutes ? D'une heure ? D'une demi journée ? Le jour suivant ?

Les horloges sont aussi des moyens de synchroniser nos existences : prendre un train, commencer une journée de travail dans une entreprise, se rendre dans une administration, etc. Autant de « rendez-vous » qui nous demandent aujourd'hui de nous caler sur les horaires des autres. Car « après l'heure, c'est plus l'heure ».

*A partir des livres « Being There » de Omar Victor Diop & The Anonymous Project (Textuel, 2023), « Les garde-temps » de Luc Debraine (Noir sur Blanc, 2023), « 16 photos que je n'ai pas prises » de Benoît Grimault (Poursuite, 2023) ainsi que de l'installation « L'Album de photographies de la famille D. » (1971) et des reliques et archives de Christian Boltanski.*

*Quelques carnets philo des enfants relatent leur enquête sur la photographie. Un extrait de « Being There » accompagne cette installation.*

*Grand merci à la photographe Catherine Koziel pour nous avoir accompagnés dans ce travail de réappropriation photographique.*

## **Chapitre 5 – Libérer les machines**

« La culture se conduit envers l'objet technique comme l'homme envers l'étranger quand il se laisse emporter par la xénophobie primitive. La machine est l'étrangère, c'est l'étrangère en laquelle reste enfermé de l'humain, méconnu, matérialisé, asservi, mais restant pourtant de l'humain. La plus forte cause d'aliénation dans le monde contemporain, réside dans cette méconnaissance de la machine, qui n'est pas une aliénation causée par la machine, mais par la non connaissance de sa nature et son essence, par son absence du monde des significations, et par son omission dans la table des valeurs et des concepts faisant partie de la culture. »

Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Aubier, 1958

Pour le philosophe Gilbert Simondon, si nous nous sentons aujourd'hui aliénés par les machines, c'est parce que nous ne nous intéressons pas à ce qui est important pour elles et pour les techniciens ou les artisans qui en prennent soin au quotidien. Considérer la « technique » comme neutre et dépourvue d'humanité, c'est méconnaître la réalité des choses techniques, une attitude qui ne reste pas sans effet : un sentiment d'être dépos-

sédé (alors que de l'expertise humaine est intégrée à la chose), de magie (parce que nous sommes complètement ignorants de son fonctionnement) et du mépris pour ce qui n'est pas digne d'intérêt ni de temps (qui n'a pas râlé d'une machine qui n'était pas capable de faire ce qu'on lui demande !).

Simondon propose un chemin pour sortir de cette impasse : essayer de se mettre « à la place des » machines, d'entrer dans leur mode d'existence particulier, d'observer leur système de valeurs. Entrer dans le mode des choses numériques, c'est aussi s'intéresser à l'écosystème dans lequel elles évoluent et aux infrastructures sans lesquelles elles ne pourraient pas fonctionner : réseaux électriques, de câbles, de fibres optiques pour la communication, antennes wifi, gsm, 4G ; serveurs qui échangent des informations ; centres de données ; production des composants ; maintenance de logiciels ; *etc.*, tout un monde qui est maintenu par un travail quotidien invisible.

Alors que nous apprenons à utiliser ces machines – et que nous ne cessons d'inventer de nouveaux usages –, rares sont les occasions de nous arrêter sur leur fonctionnement<sup>9</sup> et sur les contraintes physico-chimiques auxquelles les machines font face (par exemple, la nécessité de dissiper la chaleur pour un processeur) : qu'est-ce qui se passe quand je clique sur ma souris ? Ou quand je me déplace dans un jeu vidéo ? Un serveur, cela fait référence à qui / à quoi ? À quoi ressemble-t-il pour de vrai ? Est-ce que c'est mieux d'utiliser un ordinateur ou un smartphone ? Et c'est quoi la différence entre les deux ? Quand on s'intéresse de près au monde des choses numériques, on se rend compte qu'elles évoluent sans cesse car elles sont prises dans un tissu de relations sociales et techniques qui se transforme (les infrastructures, les besoins des usagers et les rapports entre eux, *etc.*).

Pour Simondon, intégrer la technique à la culture passe dès lors par la connaissance scientifique nécessaire à la conception des machines, mais aussi par l'observation du contexte social, culturel et technique dans lequel elles s'inscrivent. Deux temporalités différentes sont nécessaires : celle de l'enfant ou de l'autodidacte qui est capable de s'intéresser à l'objet dans son contexte et celle de l'adulte qui développe une vision d'ensemble du tissu social des machines. Si les progrès sont trop rapides, la synthèse de l'adulte est impossible, nous rendant incapables de nous libérer du sentiment d'aliénation et par là même, de libérer les machines de leur condition d'esclave (pour reprendre l'image de Simondon), celles-ci étant réduites à de purs moyens au service des fins d'utilisateurs.

Nous sommes aujourd'hui entourés d'une quantité énorme et grandissante de choses numériques. Les jeunes de 6<sup>e</sup> primaire de l'Institut Saint-Louis de Namur ont ainsi relevé : le smartphone, l'ordinateur et le téléphone ; les taques de cuisson, le micro-onde et autres électroménagers ; la cigarette électronique ; les montres connectées et la domotique ; les drones et les voitures télécommandées ; *etc.* Tous ces objets fonctionnent avec des circuits électroniques, analogiques ou numériques, dont le fonctionnement est relativement proche.

Pour s'y intéresser, les jeunes ont visité les infrastructures réseaux de l'école ; ils ont également démonté des ordinateurs et ont tenté d'expliquer leur fonctionnement à partir de ce qu'ils avaient sous leurs yeux : pourquoi le ventilateur est-il placé à cet endroit ? À quoi sert ce radiateur ? Qu'est-ce qui se trouve à l'arrière du port USB ? Qu'est-ce qui se trouve derrière les touches d'un clavier et comment celui-ci communique-t-il à l'ordina-

teur ?, etc. Une capsule sonore et des croquis rendent compte de quelques observations des jeunes.

Il s'agissait ensuite de connecter ces observations aux usages quotidiens des machines. Pourrait-on raconter une anecdote vécue avec une machine de son point de vue à elle ? Qu'aurait-elle à dire quand elle est témoin de la rage d'un mauvais perdant qui vient de perdre une partie aux jeux vidéo ? Ou du cyber-harcèlement sur un réseau social ? Comment ces histoires s'intègrent-elles dans son monde à elle ? Qu'est-ce qui les rend possibles ou les transforme par rapport à des situations similaires qui existent en leur absence ?

Pour rendre cette expérience partageable, un grand écran présente des machines numériques telles que nous avons l'habitude de les voir comme autant de pixels. À l'intérieur du dispositif, ce qui est invisible et qui pourtant constitue le cœur des machines numériques. Des paroles des jeunes accompagnent le dispositif sous forme d'une capsule sonore ; elles donnent une voix à celles qui ne pourront jamais en avoir en propre, les machines.

*Les ateliers philo-laboratoires menés à l'Institut Saint-Louis de Namur ont été inspirés des travaux de Gilbert Simondon, « Du mode d'existence des objets techniques » (Aubier, 1958), ainsi que des livres « Enfantillages outillés. Un atelier sur la machine » de Fanny Béguery et Adrien Malcor (L'Arachnéen, 2016) et « Le soin des choses » de David Pontille et Jérôme Denis (La Découverte, 2022).*

*Ce projet a été mené en partenariat avec l'asbl NumEthic (Liège).*

## **Chapitre 6 – Ce que les choses nous font faire (la voix des masques)**

Se masquer, c'est se cacher et c'est aussi montrer un nouveau visage – une propriété que les masques partagent avec le maquillage et les tatouages. Ces pratiques universelles sont autant de manières de se métamorphoser ; le masque agit ainsi sur son porteur mais aussi sur l'assistance. Car masquer son visage, c'est transformer ce qui nous met en relation aux autres. « Le visage [contrairement au corps qui renvoie à notre condition d'être naturel] est le siège des fonctions socialisées / socialisantes : le langage d'abord que la bouche articule ; et cet autre système de signes en quoi consiste l'expression des sentiments [...]. C'est à l'occasion du visage, et par le visage que l'homme communique avec l'homme. C'est en dissimulant ou en transformant son visage qu'il interrompt la communication, ou qu'il la détourne vers d'autres fins. »<sup>10</sup>

Les masques sont dès lors capables de bouleverser l'ordre établi, de renverser les hiérarchies sociales, de nous faire changer d'identité – parfois pour adopter celles des êtres non-humains, de changer de condition sociale ou encore d'accéder à une autre existence

---

10 Claude Lévi-Strauss, Préface de *Masques du monde*, La Renaissance du livre, 2001

que la nôtre. Et par la même occasion, ils sont capables de nous divertir (il suffit de penser au carnaval, comme un lieu de dérision, de rire mais qui peut aussi être effrayant de par les métamorphoses que le déguisement permet d'opérer). C'est peut-être la raison pour laquelle les enfants de l'école Saint-Martin d'Assesse, des écoles de Belleflamme et des Erables de Liège ont pensé que les masques font peur et font rire, parfois en même temps.

Pour poursuivre notre réflexion, nous nous sommes attardés sur certains masques en particulier : les masques de transformation qui, dans les mondes animistes, permettent d'entrer en communication avec des êtres qui ne sont pas doués de parole, en particulier des animaux. L'anthropologue Philippe Descola raconte comment dans des mondes animistes, notamment en Sibérie et en Amazonie, les masques de transformation donnent à voir à la fois la présence de l'intériorité d'un esprit – à travers les traits d'un visage ou de mains humaines – et les capacités physiques de l'être auquel le porteur du masque s'adresse. Dans la perspective animiste, l'âme ou l'intériorité est partagée par tous les êtres vivants, ceux-ci se différenciant par leurs capacités physiques. Il est dès lors important de prendre l'apparence de l'être à qui on s'adresse au moment de communiquer avec lui.

De manière plus générale, le masque agit comme un médiateur qui noue des relations en bouleversant les codes établis entre les êtres en présence (il est d'ailleurs qualifié d'être vivant par Claude Lévi-Strauss). En particulier, le masque est un médiateur entre le monde naturel / social et le monde surnaturel. Il peut faire passer d'un univers ordonné (avec des yeux, un nez, une bouche, des cheveux, etc. à leur place) à un univers désordonné (les cheveux devant le visage, par exemple). « L'individu, repérable comme personne, devient un être anonyme. [...] Il devient disponible pour établir le contact avec d'autres mondes, ceux de la mort et ceux de l'amour. »<sup>11</sup>

Nous pouvons donc nous demander ce que les masques nous font faire et observer les effets qu'ils ont sur nous en sa présence, que nous portions un masque ou que nous fassions partie de l'assistance : comment ils pourraient transformer notre gestuelle, notre intonation de voix, les émotions que nous ressentons ? Un masque permet-il de changer d'identité, de devenir quelqu'un d'autre ? A quelles conditions ? Le masque permet aussi d'interroger le rôle du visage dans la relation aux autres, dans la manière de regarder quelqu'un et de le découvrir.

Vu l'importance des pouvoirs que les masques confèrent à ceux qui les portent et sont à leur contact (entrer en relation avec d'autres êtres vivants, avec des défunts et des esprits), nous pouvons aussi interroger le statut des masques qui se retrouvent privés de leurs liens sociaux, par exemple à l'intérieur des vitrines des musées. « Ces croyances sont si vivaces qu'elles suffisent parfois à expliquer pourquoi certains types de masques sont mal représentés dans les musées. Les indigènes refusent de s'en dessaisir, de peur que le masque ne tienne sa mise en vitrine pour un abandon. »<sup>12</sup> Changer de perspective sur la vie des masques nous invite à jeter un autre regard sur les pratiques muséales.

*A la suite de la lecture des albums jeunesse « Le masque » de Stéphane Servant et Ilya Green (Didier Jeunesse, 2011), « Les masques » de Claude Ponti (L'Ecole des Loisirs,*

11 Claude Lévi-Strauss, *op cit.*

12 Claude Lévi-Strauss, *op cit.*

1995) et « *Face the day* » de Kitty Crowther (Fotokino, 2023), l'empreinte du visage en papier mâché a été réalisée sur des feuilles d'aluminium. Les masques ont été finalisés par collage de tissus et annexes de papier cartonné semi texturé. Les essais d'expressions du visage ont été inspirés des « 100(0) moments de dessin » de Geneviève Casterman (Esperluète, 2014).

Les textes de Lévi-Strauss et de Philippe Descola ont servi d'inspiration à l'atelier de discussion philo. De nombreux artistes ont travaillé sur les masques en tissus, en laine ou en carton. Parmi ceux-ci, nous nous sommes inspirés des créations de Damselfrau, Tracy Widdess, Marie Rime, Yrurari et Jozef Mrva, et du livre « *Masques. Chefs-d'œuvre du musée du quai Branly* » (2020).

Quelques carnets philo des enfants documentent le processus de réflexion. Des QR codes permettent d'entendre la vie de certains masques.

## Chapitre 7 – Ce que les choses nous font faire (les livres)

« On peut dire que le livre est né du pli. Prenez une feuille et pliez-la en deux : vous obtiendrez ce qu'on appelle un livre. Il tient debout. Il s'ouvre et se ferme. La feuille est devenue volume. La pensée pliée n'est pas la pensée déroulée. Elle n'occupe ni le même espace ni le même temps. Le pli opère ce prodige de transformer une forme simple en une forme complexe sans rien y ajouter.

Du pli naît alors une forme de pensée qui est celle de la dialectique, qui s'articule au rythme des pages que l'on feuillette, qui s'opposent et se dépassent. On appelle lecture ce qui oriente cet espace. Il prend alors un sens. Et quand le livre est fini, l'affaire est pliée. »

Extrait d'une conférence *Le livre comme forme symbolique* de Michel Melot, conférence tenue dans le cadre de l'Ecole de l'Institut d'histoire du livre, 2004

Avec de nombreux publics (rhétoriciens de l'Athénée de Virton, enfants de 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> de l'école primaire de Belleflamme, de 3<sup>e</sup> maternelle de l'école des Erables, jeunes de l'école en Couleurs et de l'Entre-deux), nous avons voulu interroger un des supports classiques chez les philosophes, à savoir le livre !

Nous avons proposé à tous ces publics de mener une enquête pour comprendre les relations qui se nouaient entre chacun d'eux (au vu de leur situation si singulière) et les livres : où se trouvent les livres dans votre vie ? Est-ce chez vous et / ou ailleurs ? Combien y en a-t-il ? Est-il seulement possible de les dénombrer ? Quelle relation entretenez-vous avec eux ? Sont-ils visibles, exposés ou cachés ? Sont-ils rangés ? Les touchez-vous ? Où ? Quand ? Comment ? Écrivez-vous dedans ? Quels types de livres vivent près de vous ? À quoi ressemblent-ils ? Dans quel état se trouvent-ils ? Y en a-t-il qui occupent une place particulière ? *Etc.*

A l'instar de certains artistes, nous avons alors joué avec les livres et les avons transformés en expériences sensorielles, notamment en transgressant un interdit : déchirer les livres. L'imagination est au cœur du processus littéraire : elle est ici mise à l'honneur.

Aussi nous est-il apparu légitime de les percer, les coller, les chiffonner, d'y gribouiller, d'arracher des pages à lire ou à ne pas lire. De quoi proposer à certains une modalité de réconciliation avec les livres ?

*A partir des livres « Ceci n'est pas un livre » de Jean Jullien (Phaidon, 2016), « Lire » de Olivier Le Brun (Esperluète, 2023), « L'art de ne pas lire » d'Elisa Sartori (Cotcotcot, 2024), « 1001 activités autour du livre » de Philippe Brasseur (Casterman, 2013), « Comme un roman » de Daniel Pennac (Gallimard, 1992).*

*Quelques carnets philo des enfants documentent le processus de réflexion. Des extraits de l'enquête menée par les rhétos sont consultables. Une capsule sonore ainsi qu'un texte support accompagnent également cette installation.*

## Chapitre 8 – L'emprise des choses

« Que savons-nous du rôle particulier que tiennent les objets dans notre manière de vivre ? De la valeur et des attachements qu'ils créent, des renoncements et des partages qu'ils imposent, des logistiques qu'ils font naître, des conflits qu'ils suscitent, des savoirs et des techniques dont ils sont faits, des corps qu'ils instruisent, de l'empreinte qu'ils laissent ? »

Gil Bartholeyns et Manuel Charpy, *L'étrange et folle aventure du grille pain, de la machine à coudre et des gens qui s'en servent*, Premier Parallèle, 2021

Les objets façonnent la trame du quotidien. Avec l'arrivée de l'électricité, de nouveaux robots révolutionnent les habitudes : l'aspirateur, les machines à coudre et à laver, le fer à repasser, l'autocuiseur, la yaourtière, le réfrigérateur, etc. Tous les gestes journaliers sont passés en revue et trouvent une solution nouvelle. Ces objets tiennent et font tenir, au fil de leurs inventions, des rôles différents aux hommes, aux femmes et aux enfants qui les utilisent. A inspecter notre quotidien, que voit-on ? Quelles analyses pouvons-nous faire à partir des bons génies de la vie domestique que sont les machines et particulièrement ici les machines à laver. Qui les utilise principalement ? Nous ont-elles vraiment libérés de notre condition humaine ?

Les élèves de 6<sup>e</sup> année de l'école primaire du Thier-à-Liège ainsi que les apprenants de l'asbl « Le Monde des Possibles » ont laissé parler les électroménagers pour qu'ils racontent ce que les humains font d'eux : nos comportements à leur égard, leur sort d'électroménager créé pour « libérer les femmes »<sup>13</sup>, ce qu'ils voient des foyers chez qui ils ont élu domicile, les gestes d'utilisation, comment ils imaginent leur fin de carrière, etc.

Les féministes dès les années 1970 s'en sont prises aux salons d'arts ménagers pour dénoncer cet imaginaire de la femme au foyer libérée par l'électroménager, arguant notamment que ces robots ménagers étaient fabriqués majoritairement par des ouvrières

---

13 Nous pensons au célèbre slogan publicitaire de Moulinex : « Moulinex libère la femme ! »

sous-qualifiées donc sous-payées, dans de mauvaises conditions de travail, et donc loin d'être libérées. Manifester dans les salons des arts ménagers c'était protester contre « une institution du conditionnement et de l'avalissement de la femme », et contester l'image des femmes « fées du logis ».

Mais les électroménagers ne sont pas les seuls objets symbolisant les luttes féministes. D'autres objets du quotidien racontent l'histoire matérielle des luttes féministes et des libertés chèrement acquises. Prenons les toilettes par exemple. Sur le plan des droits humains, l'entrave à l'accès aux installations sanitaires perpétue les discriminations et les violences à l'encontre des femmes et des filles. Compte tenu du tabou entourant les règles, de nombreuses adolescentes sont exclues, dans le monde, de la scolarité et de l'éducation.

Inspirés du livre « Une seule femme », d'autres objets symbolisent les combats féministes. Qu'ils soient présents dans les domaines de représentation ou d'opinion politique, du travail, de l'école, des sports, de l'habillement, du rapport au corps et à sa reproduction, de la guerre, etc. Ce sont eux, mis en scène, que vous présentent les élèves de 6<sup>e</sup> année de l'école primaire du Thier-à-Liège pour casser les clichés de représentation des femmes et réfléchir à la force des héroïnes.

« Plus l'époque est dure à la femme, plus la femme fièrement, s'obstine à cacher qu'elle en pâtit. Des métiers écrasants arrachent à son bref repos, avant le jour, celle qu'on nommait 'frêle créature'. Héroïquement, dissimulée sous son fard mandarine, l'œil agrandi, une petite bouche rouge, peinte sur sa bouche pâle, la femme récupère grâce à son mensonge quotidien, une quotidienne dose d'endurance [...] »<sup>14</sup>. Selon Colette, le maquillage est une façon pour les femmes d'exister dans un espace peu enclin à les entendre. Mais le rouge à lèvres sert selon les contextes des intérêts opposés : il peut symboliser l'émancipation des femmes (partenaire de lutte des suffragettes), leur instrumentalisation (pour servir l'effort de guerre) ou leur soumission (frivolité des vamps, objets de désir).

Comment le rouge-à-lèvres servant un art d'accommoder les visages met-il celui ou celle qui le porte en relation avec monde ? C'est à cette question que des enseignants ont cherché à répondre en faisant parler le célèbre bâton de rouge.

*A partir des livres « Guns and Roses. Les objets de luttes féministes » de Mathilde Larrère (Editions du Détour, 2022), « Enterrer la lune » d'Andrée Poulin et Sonali Zohra (Alice, 2022), « C'est sale ! La grande histoire de l'hygiène » de Piotr Socha et Monika Utnik-Stugata (La Martinière Jeunesse, 2022), « Une seule femme » de Immu Humes (Phaidon, 2022), « L'étrange et folle aventure du grille pain, de la machine à coudre et des gens qui s'en servent » de Gil Bartholeyns et Manuel Charpy (Premier Parallèle, 2021), « Les objets au fil du temps en images » de Mélanie Mettra et Mélie Lychee (Circonflexe, 2019) et « Sur la bouche. Une histoire insolente du rouge à lèvres » de Rebecca Benhamou (Premier Parallèle, 2021).*

---

14 Colette citée dans *Sur la bouche. Histoire insolente du rouge à lèvres* de Rebecca Benhamou.



## Chapitre 9 – Les bouts de choses

Il y a des choses errantes, qui ont été coupées de leur relation avec d'autres choses sans lesquelles elles semblent orphelines et qui, quelques fois, traînent sans horizon et sans avenir bien définis. On les retrouve dans des tiroirs ou dans des pots déposés sur des meubles. Ce sont des clés cassées et des bouts de ficelle, des taille-crayons qui ne fonctionnent pas, des boulons perdus (des boutons ?) et des « parties de », qu'avec une naïveté assumée, on se promet désespérément de réutiliser, de réparer ou de recoller un jour en les déposant là. Pourquoi, au fond, ne s'en débarrasse-t-on pas ? Pourquoi gardons-nous certaines choses dont on sait que l'on ne fera rien ? Et pour quoi faire ?

Si on est limité à ne pouvoir qu'utiliser ou échanger les choses que l'on a, alors une fois qu'elles sont cassées, elles perdent toute possibilité d'avoir de la valeur. Tout au plus peut-on les recycler en les employant pour fabriquer quelque chose de nouveau que l'on pourra à son tour utiliser ou « vendre », ce qui nous ramènera invariablement à osciller entre ses valeurs d'usage et d'échange. Mais est-il possible d'attribuer une autre valeur aux choses ? Une valeur qui ne fasse de nous ni des usagers, ni des propriétaires ? Qu'est-ce qu'une gomme qui ne gomme pas ou un morceau de papier de bonbon déchiré peuvent avoir comme valeur qui nous empêche de nous en séparer comme on le ferait d'un simple déchet ? Et que peut-on en faire ?

Ces choses sans valeur d'usage ni d'échange, les élèves de 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> primaire de l'école communale de Sommethonne les ont appelées des « bouts de choses ». Et s'ils leur ont parfois reconnu une valeur mémorielle, sacrée en quelque sorte, ils leur ont trouvé un autre destin en les rassemblant dans une boîte de jeu, en les dessinant à la manière de Lee John Phillips ou en les classant.

Afin de déployer le potentiel créatif de leur jeu (et donc de ne pas le réduire à un usage prédéfini), ils se sont alors penchés sur la création de consignes de jeu, exercice qui est progressivement devenu l'objet même du jeu. Bref, ils ont créé un jeu qui consiste à créer des jeux, rendant par-là même à tous les bouts de choses qu'ils ont rassemblés une valeur nouvelle, de création cette fois. Quant à savoir ce qu'est une consigne créative, c'est-à-dire qui échappe à la prescription du conformisme bourgeois par l'imitation comme le dénonce Roland Barthes, il ne tient qu'à vous pour le comprendre de vous y essayer.

*A partir des livres « La cabane à outils » de Lee John Phillips (Les Grandes Personnes, 2017) et « Tibois fait son musée » de Ashild Kanstad Johnsen (Rue du Monde, 2010) ainsi que de l'article « Le jouet est un piège idéologique pour l'enfant » de Laurent Bachler (dans Spirale 2018/4 - n° 88, pages 160 à 162, Éditions Érès).*

## Chapitre 10 – Le destin des choses : petit essai de rudologie

La rudologie est l'étude des détritiques, des résidus, des restes incompressibles et involontaires de nos activités, autant de choses qui peuvent en dire long sur le monde dans lequel nous vivons. D'après l'anthropologue français Marcel Mauss : « Ce qu'il y a de plus important à étudier dans une société, ce sont les tas d'ordures. Les objets les plus communs sont ceux qui nous apprennent le plus sur une civilisation. Une boîte de conserve, par exemple, caractérise mieux nos sociétés que le bijou le plus somptueux ou que le timbre le plus rare. Il ne faut donc pas craindre de recueillir les choses même les plus humbles et les plus méprisées. [...] En fouillant un tas d'ordures, on peut reconstituer toute la vie d'une société. »

Les élèves d'une classe de 3<sup>e</sup> secondaire du Collège Saint-Louis (Liège) ont exploré trois lieux proches de leur école : un parc à l'air abandonné avec des jeux d'enfants où les mégots de cigarettes indiquent la présence d'autres usagers ; une ancienne friche industrielle aujourd'hui entourée de barrières ; et les trottoirs à proximité de la Médiacité. Chaque lieu est habité par des choses, vivantes et inanimées, plus ou moins communes, des déchets ou des objets abandonnés. Comment ces choses sont arrivées à cet endroit ? Qu'est-ce que leur présence traduit de celles et ceux qui l'habitent ? Quel genre d'attachement les personnes qui passent dans ce lieu éprouvent-elles à son égard ? Et ses habitants, humains ou non-humains ? Et surtout, qu'est-ce que les choses récoltées disent du monde dans lequel nous vivons ?

Les choses qui habitent ces trois lieux prennent la parole, elles racontent leur existence, nous disent comment elles sont arrivées là. Les textes sont accompagnés d'images des lieux. Certaines choses ont été collectées et coulées dans des petits pavés de béton ; une manière de figer des restes de nos sociétés dans un matériau propre à notre époque.

Et à l'école, dans les pratiques quotidiennes qui s'y font, s'empresse-t-on de faire disparaître les déchets ? Sont-ils là où on l'attend (dans les poubelles) ou vivons-nous avec eux dans la cour, les couloirs et la classe ? Qu'est-ce qui se passe alors ? Les voyons-nous ? Et qu'est-ce qu'un déchet au fond ? Est-ce la valeur qu'on attribue à une chose qui la qualifie de déchet ? « En nous focalisant sur un "problème" des déchets, en développant des stratégies toujours plus complexes pour les éliminer [...], n'avons-nous pas fini par oublier, voiler les processus qui les génèrent ? »<sup>15</sup>. En effet, en s'en débarrassant sans s'en inquiéter, on s'empêche de s'y arrêter et d'y réfléchir. C'est que dans la société de consommation, jeter est un des rouages essentiels.<sup>16</sup>

Les enfants de 5<sup>e</sup> de l'école primaire du Thier-à-Liège vous proposent une réflexion en images et en textes pour donner à voir le déchet autrement que comme une chose sans valeur qu'il faut jeter au plus vite. Parce que la mise à distance habituelle des déchets occulte précisément la source de la prolifération des rebuts et désamorce les tentatives de critiques systématiques de l'économie productiviste, les enfants vous proposent de décou-

---

15 Le sociologue Baptiste Monsaïgon cité dans un article de Philosophie magazine, « Précieux déchets. L'avenir au rebut » publié le 8/02/24.

16 « 90 % des matières premières utilisées dans la fabrication d'objets deviennent des déchets avant même de quitter l'usine et 80 % des objets sont jetés au cours des six premiers mois de leur vie. »

Exposition *Précieux déchets* proposée par la Cité des Sciences et de l'Industrie à Paris jusqu'au 1/9/2024.

vrir avec leur livre un rapport sensible à ces choses jugées inutiles, insignifiantes que sont les déchets.

*A partir des livres « Mélancolie du pot de yaourt. Méditations sur les emballages » de Philippe Garnier (Premier Parallèle, 2020), « De la poubelle au musée, une anthropologie des restes » de Octave Debarry (Creaphis, 2019) et « Regarde bien » de Tana Hoban (Kaléidoscope, 1999).*

*Nos attachements aux lieux et autres êtres vivants qui l'habitent ont été interrogés à partir de plusieurs supports : un récit de la ZAD de la Chartreuse, l'attachement étant un moteur de mobilisation pour le lieu (inspiré du texte « Retour sur une victoire pour la préservation d'un espace vert : la lutte pour la Chartreuse » publié par le collectif OCCUPONS LE TERRAIN) ; un extrait de la bande dessinée d'Alessandro Pignocchi, « La Recomposition des mondes » (Seuil, 2019), ainsi que des histoires extraites de « Demain la terre. 5 histoires vraies et inspirantes » de Lily Dyu et Amy Blackwell (Gallimard Jeunesse, 2020).*

*Les créations artistiques de Barry Rosenthal (photographe américain qui crée des compositions photographiques à partir des déchets qu'il ramasse) et de Ruth Singer et Bethany Walker (deux plasticiennes qui ont réalisé des compositions de textiles coulés dans du béton) nous ont également inspirées.*

## **Chapitre 11 – Des choses comme métaphores des liens entre vie professionnelle et vie privée**

Les métaphores sont des processus de représentation et de création. Elles nous permettent de nous raconter et peut-être même de mettre en évidence de nouveaux liens à penser qui n'étaient pas apparus jusque-là.

La notion de 'valise' par exemple est souvent associée à quelque chose de lourd, d'encombrant à porter et dont il est difficile de se débarrasser. Cette lecture-là n'en est qu'une parmi d'autres. Recourir à la valise comme métaphore pourrait activer d'autres façons de nous raconter que par la charge. Par exemple, en tant que contenant d'un contenu nécessaire, indispensable, fondamental au déplacement qui est à réaliser.

Prenons maintenant un meuble. Il s'agirait déjà de définir quel genre de meuble parlerait le mieux de qui nous sommes et de nos manières d'être au monde. Prendrait-on un vaisselier, un vieux buffet, une bibliothèque ou un frigo pour parler de nos fonctionnements privé et professionnel ? Et si les manières de ranger ce meuble donnaient des indices sur nos manières d'organiser nos existences ?

Il faudrait évidemment accepter le présupposé : il y a quelque chose à réfléchir de commun dans le rangement de l'espace physique qu'est un meuble comme dans le ran-

gement des différentes expériences de vie, qui pourrait éclairer nos manières de nous organiser. Si la métaphore tient un peu, on pourrait alors entrer dans le questionnement.

Quel genre de rangement opérerait-on ? Un entassement de tout, des classements méticuleux et étanches de certaines catégories de choses, un rangement par le vide, *etc.* ? De toutes les parties de notre existence ou seulement de certaines d'entre elles ? De manière identique pour chacune d'elles ?

Assignerait-on à notre meuble des espaces et des usages particuliers en fonction de nos différentes expériences de vie ? Par exemple, séparerait-on la vie familiale (présente ou passée) des vies sportive, festive ou encore professionnelle ? Et où cela se joue-t-il dans ce meuble ? Dans les tiroirs ou les étagères ? Derrière des vitres, des portes fermées ou laissées ouvertes ? Les choses y circulent-elles ?

Que fait-on de nos choses professionnelles (téléphone, sac à dos, ordi, *etc.*) quand on rentre chez soi ? Est-ce que tout rentre ? Les choses du travail coexistent-elles avec les choses de la maison ou ont-elles besoin de séjourner dans une salle d'attente ?

C'est à ces questions étranges que se sont frottés des professionnels du projet Housing First de l'association SMES (Santé Mentale et Exclusion Sociale) pour réfléchir aux liens entre leurs vies professionnelle et privée avec la métaphore du rangement d'un meuble. Ils ont dessiné un meuble (réel ou fictif) qu'ils ont imaginé dans chaque chez soi et l'ont fait parler. Par la prosopopée le meuble a raconté ce qu'on faisait de lui et nous a livré ses analyses sur les habitudes des propriétaires.

*« Le bâton, les pièces de monnaie, le porte-clés, la serrure docile,  
les lettres tardives qui ne seront pas lues dans le peu de jours qu'il me reste,*

*les cartes de jeu et le tableau,  
un livre, et, entre ses pages, la violette flétrie,  
monument d'un soir sans doute inoubliable mais déjà oublié,  
le rouge miroir occidental dans lequel une illusoire aurore brille.*

*Oh, combien de choses, plaques, seuils, atlas, tasses, épingles, nous servent  
d'esclaves tacites, aveugles et si étrangement discrets !  
Elles dureront au-delà de notre oubli ; elles ne sauront jamais que nous sommes  
partis. »*

Jorge Luis Borges, *Les choses* dans *Éloge de l'ombre*, 1967-1969

Ce projet bénéficie du soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles.



**Territoires**  
de **Mémoire** la

**philocité**

**LA CITÉ MIROIR**  
S A U V E N I È R E

[www.philocite.eu](http://www.philocite.eu)